

Pointe-Saint-Charles Le Montréal archétypal

Isabelle Bouchard

Numéro 86, automne 2000

Regards sur la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, I. (2000). Pointe-Saint-Charles : le Montréal archétypal. *Continuité*, (86), 43–45.

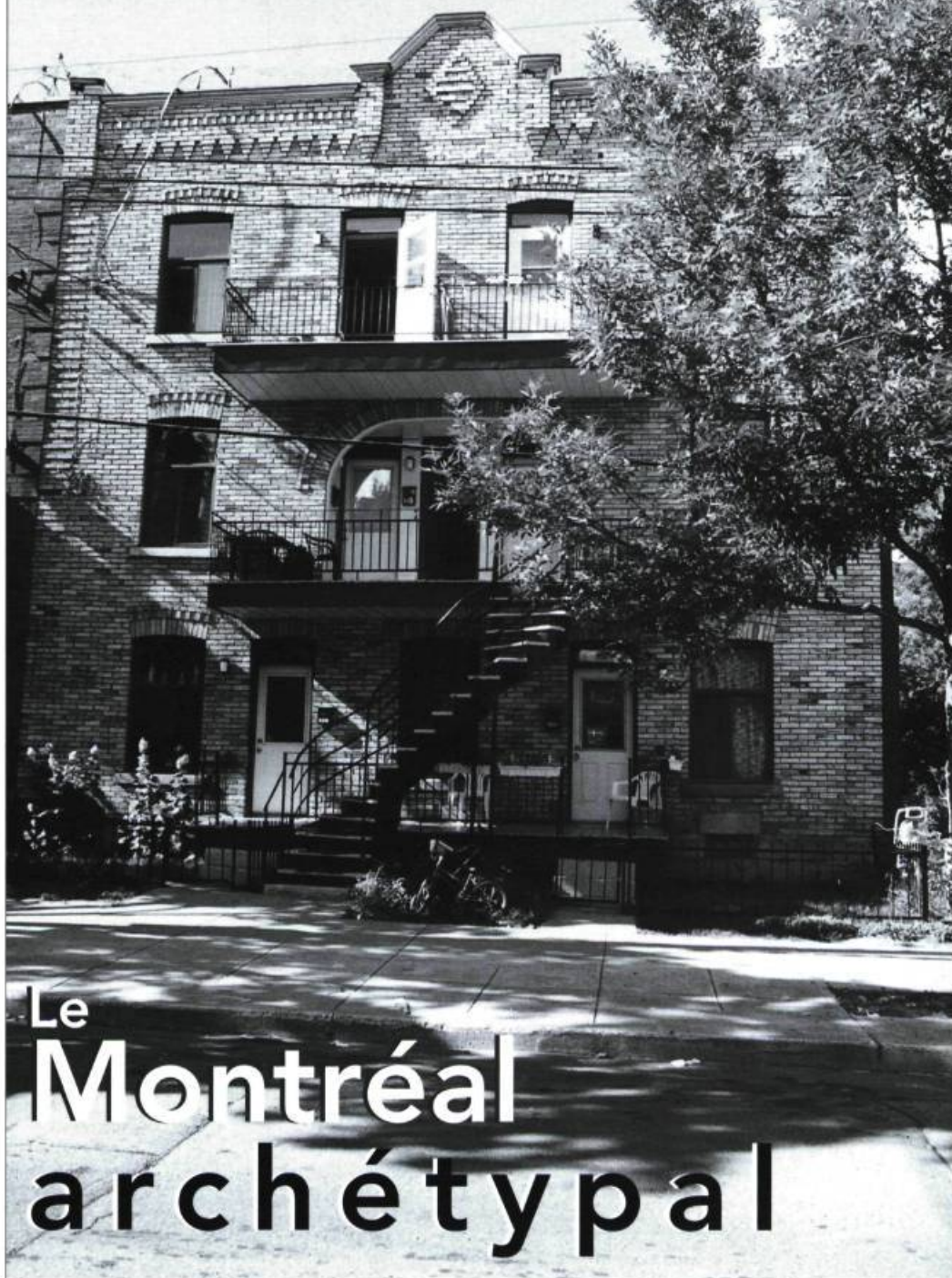
par Isabelle Bouchard

C'est en 1662 que Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame, obtient la concession d'une terre dans le sud de l'île de Montréal. En 1723, cette métairie atteint les 212 arpents, soit la portion comprise entre les actuelles routes d'accès aux ponts Champlain et Victoria. En 1853, la congrégation commence à céder des parcelles de sa propriété à des fins de construction résidentielle. Elle se départira graduellement de son domaine jusqu'en 1957. Il faut dire qu'au milieu du XIX^e siècle l'industrialisation bat son plein à Montréal, particulièrement aux abords du canal de Lachine. D'importants flots d'immigrants anglais, écossais et irlandais débarquent dans la métropole, se joignant aux Canadiens français pour travailler dans ces nouvelles industries. Toutes ces familles ont besoin de logements abordables et, surtout, situés près des lieux de travail. Les développements résidentiels entrepris près du canal se poursuivent plus au sud dans le secteur aujourd'hui connu sous le vocable de Pointe-Saint-Charles. Mais ce qui va vraiment donner le coup d'envoi à l'urbanisation de l'ancienne métairie, c'est l'implantation de la compagnie ferroviaire Grand Trunk Railway sur les premières terres vendues par la congrégation. L'entreprise fait construire pour ses employés les premières résidences du quartier en 1857, rue Sébastopol. La moitié de ces habitations sont encore debout de nos jours, face à l'actuelle cour de triage du Canadien National. Il a fallu une centaine d'années pour que se développe la portion du quartier résidentiel de Pointe-Saint-Charles située au sud de la rue Wellington, grugeant peu à peu le domaine agricole et se rapprochant de la maison Saint-Gabriel, noyau de l'ancienne métairie. Sur ces terres fertiles, des centaines d'habitations ont accueilli des familles d'ouvriers pendant plus d'un siècle. Elles sont devenues le symbole incontesté de l'urbanité montréalaise avec leurs balcons et leurs escaliers tournoyants

Situé sur la rue Fortune, au nord de Favard, ce triplex à six logements a été construit au début du siècle avec une brique jaune provenant de Nouvelle-Angleterre.

Photo : Guy Mercier

POINTE-SAINT-CHARLES



Le Montréal archétypal

Dans l'ancienne métairie de Marguerite Bourgeoys s'est construit en un peu plus d'un siècle le Montréal des cartes postales. Celui des maisons en rangée, des escaliers et des balcons en façade, de l'urbanité ouvrière.



Rue Hall, de véritables triplex datant des premières décennies du XX^e siècle, avec un seul logement par étage.

Photo : Susan Bronson

ornés de magnifiques garde-corps de fer forgé.

NAISSANCE D'UN HABITAT URBAIN

Dans les rues les plus à l'est du quartier, on retrouve plusieurs maisons en rangée de la première génération, érigées dans les décennies 1850, 1860 et 1870. La majorité de ces résidences de deux étages, d'où

leur nom « duplex », ont été construites en séries de trois à huit unités identiques. Chaque unité comporte un logement au rez-de-chaussée et un autre à l'étage. On accède à ce dernier par un escalier intérieur, la maison n'ayant pas de recul par rapport au trottoir. Les logements possèdent chacun leur porte individuelle qui donne directement sur la rue.

Érigées sur des lots étroits, les maisons sont dites « en rangée » à cause de leur mitoyenneté : elles sont jointes les unes aux autres afin de profiter au maximum de la largeur des terrains. L'accès à la cour arrière, où on trouvait autrefois les latrines

et quelques étables, se fait par la ruelle, voie de circulation empruntée par les livreurs de charbon ou d'autres biens de première nécessité.

Architecturalement parlant, ces habitations ouvrières en rangée, parmi les premières de Montréal, sont fort simples : structure de bois, revêtement de brique rouge locale, toit plat, corniche de bois sculpté, linteaux et allèges des ouvertures également en bois. Ces maisons ont généralement des fenêtres de bois à guillotine, parfois doublées de fenêtres à battants.

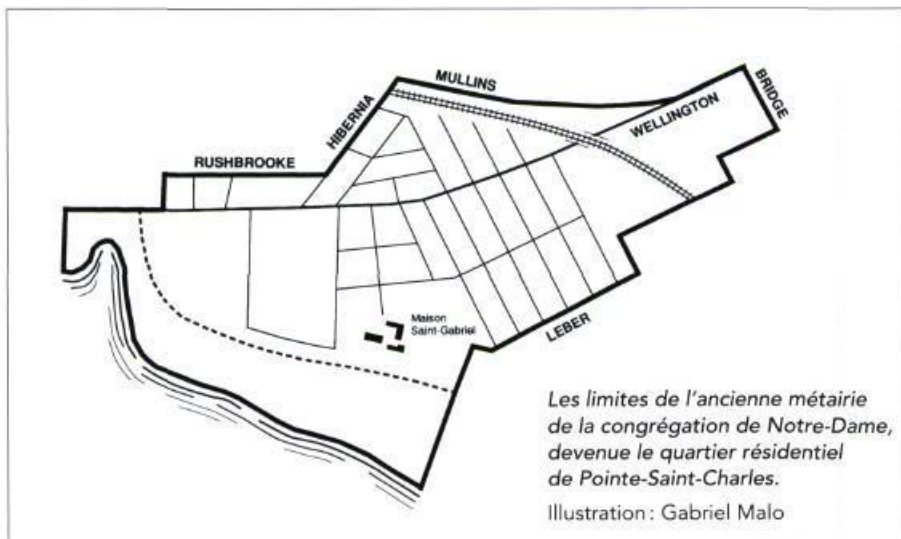
Aujourd'hui, presque toutes ces résidences ont subi des rénovations qui ont modifié leur apparence : brique remplacée ou peinte, portes et fenêtres en aluminium, linteaux et allèges recouverts de métal ou troqués contre des éléments de pierre ou de béton.

Vers la fin du XIX^e siècle, grâce aux progrès de l'industrie de la construction et aux règlements municipaux, les résidences ouvrières sont mieux construites et leur finition est plus raffinée. Apparaissent les façades revêtues de pierre calcaire grise provenant des carrières montréalaises. Cette pierre à texture bosselée est accompagnée de pierre taillée autour des ouvertures. Les linteaux et les allèges autrefois de bois sont dorénavant en pierre eux aussi. Même la brique est de meilleure qualité et les ouvrages de maçonnerie sont plus recherchés : reliefs, arcs cintrés et insertions de pierre ajoutent de l'expression aux façades. Des fausses mansardes recouvertes de tuiles d'ardoise ou de métal et percées de lucarnes de bois ouvragé viennent souvent agrémenter le haut des façades. De nombreux éléments de construction sophistiqués, même s'ils sont standardisés et fabriqués en série, rehaussent l'apparence des résidences.

Sous leur nouvel habillage, les habitations ouvrières de cette période demeurent néanmoins conformes à leurs ancêtres : elles n'ont toujours que deux étages, ont généralement peu de recul par rapport à la rue et conservent donc l'escalier à l'intérieur. Certaines bénéficient par contre d'un léger recul leur permettant d'avoir une bande de verdure à l'avant et parfois même un petit balcon.

LE NÉCESSAIRE TRIPLEX

Pour répondre au besoin de logement d'une population urbaine croissante, la construction de triplex se répand dans le secteur sud de Pointe-Saint-Charles entre le début du XX^e siècle et les années 1930.



Le triplex compte par définition trois étages et entre trois et six logements, soit un ou deux par étage, ce qui lui vaut souvent les appellations « cinquplex » et « sixplex ». Ce type d'habitation est fort différent de celui du XIX^e siècle: outre son troisième niveau, il possède plusieurs caractéristiques nouvelles. D'abord, il est implanté avec une bonne marge de recul par rapport au trottoir, laissant assez d'espace en devanture pour créer un jardin personnalisé. Ce recul permet aussi des modifications architecturales importantes: le transfert à l'extérieur de l'escalier d'accès au deuxième étage et l'ajout de balcons à chaque niveau. On continue toutefois généralement d'accéder au troisième étage par un escalier intérieur. La façade change d'autant plus d'allure qu'elle peut désormais, grâce au développement des réseaux de transport, se revêtir de brique importée de couleur jaune, chamois ou brune. Enfin, l'ancienne corniche de bois de la façade cède la place à un couronnement de brique.

À l'intérieur des logements, des innovations technologiques majeures améliorent grandement le confort des résidents: toutes les nouvelles constructions jouissent de l'électricité et sont raccordées aux systèmes municipaux d'égout et d'aqueduc. Ces commodités sont apparues graduellement dans les logements entre les années 1880 et 1920.

Les maisons de cette époque sont relativement intactes de nos jours. Bien sûr, faute d'entretien ou à cause d'une mode passagère, portes et fenêtres ont été remplacées dans plusieurs cas.

LA PÉRIODE MODERNE

À partir des années 1930, on assiste à des changements dans l'architecture des habitations construites sur les dernières parcelles de terre vendues, tout près de la maison Saint-Gabriel. Le genre des bâtiments est renouvelé avec des habitations multifamiliales qu'on ne peut plus appeler triplex: il s'agit plutôt de résidences de deux ou trois étages et demi, puisque le demi-sous-sol est habitable, ce qui n'était pas le cas des duplex ni des triplex. De plus, quatre à huit logements partagent une porte, un hall d'entrée et un escalier intérieur communs. La modernité s'exprime du côté des matériaux: les blocs de verre, les auvents de plastique ou de métal, les linteaux, les allèges et les éléments décoratifs de béton



moulé, aussi appelé « fausse pierre », font leur apparition.

Vers la fin des années 1950, on érige sur le dernier terrain vendu par les religieuses des complexes d'habitation de trois étages et demi, comprenant de multiples logements et des garages au sous-sol. Ces édifices fort en vogue dans les années 1950 et 1960 un peu partout au Québec contrastent passablement avec leur entourage dans les rues de l'ancienne métairie.

QUESTIONS DE CONSERVATION...

Les habitations du quartier sont maintenant âgées de 40 à 150 ans et la plupart présentent quelques signes de vieillesse, bien que plusieurs aient fait l'objet de travaux de rénovation à différentes époques. Cela dit, les travaux effectués se révèlent parfois plus nuisibles que bénéfiques aux bâtiments. Certaines interventions entraînent en effet une dégradation accélérée des matériaux ou altèrent les qualités architecturales des maisons. Par exemple, beaucoup de gens ignorent qu'en peignant la brique « pour la protéger », ils contribuent en fait à sa détérioration: l'eau qui a pénétré dans la brique ne peut plus alors s'évaporer et, en période de gel, elle fait écailler la peinture et éclater la surface de la brique. D'autres interventions modifient considérablement l'apparence des résidences, comme le remplacement des tuiles d'ardoise par du bardeau d'asphalte ou le recouvrement des fausses mansardes et des corniches de bois avec de l'aluminium. D'importantes modifications dans la volumétrie ou dans les matériaux des façades viennent aussi rompre l'harmonie originale dans l'alignement continu de ces belles rangées de maisons.

Une rangée de duplex construits au tournant du siècle, revêtus de pierre grise de Montréal et ornés de fausses mansardes percées de lucarnes à pignon.

Photo: Susan Bronson

Par contre, fort heureusement, plusieurs habitations du quartier ont conservé leurs caractéristiques architecturales d'origine. Des organismes municipaux, communautaires ou patrimoniaux sensibilisent d'ailleurs la population à l'aide de dépliants d'information, de services de consultation gratuits, de subventions à la rénovation ou de visites de quartiers. La conservation des quartiers ouvriers nous permet aujourd'hui d'apprécier et de comprendre ce patrimoine urbain si important dans notre histoire de citoyens.

■ *Isabelle Bouchard est designer spécialisée en conservation du patrimoine.*

Cet article est basé sur un projet de recherche dirigé par Susan Bronson et mené par Violeta Bantcheva, Isabelle Bouchard et Elena Incerti-Medici, du groupe de recherche du programme de maîtrise en conservation de l'environnement bâti de l'Université de Montréal. La recherche a été réalisée pour l'exposition « L'empreinte du temps », présentée à la maison Saint-Gabriel de mai à décembre 2000, grâce à l'appui financier du ministère du Patrimoine canadien, du ministère de la Culture et des Communications du Québec et du Service de la culture de la Ville de Montréal. Des visites du quartier complétaient cette exposition à l'été 2000.